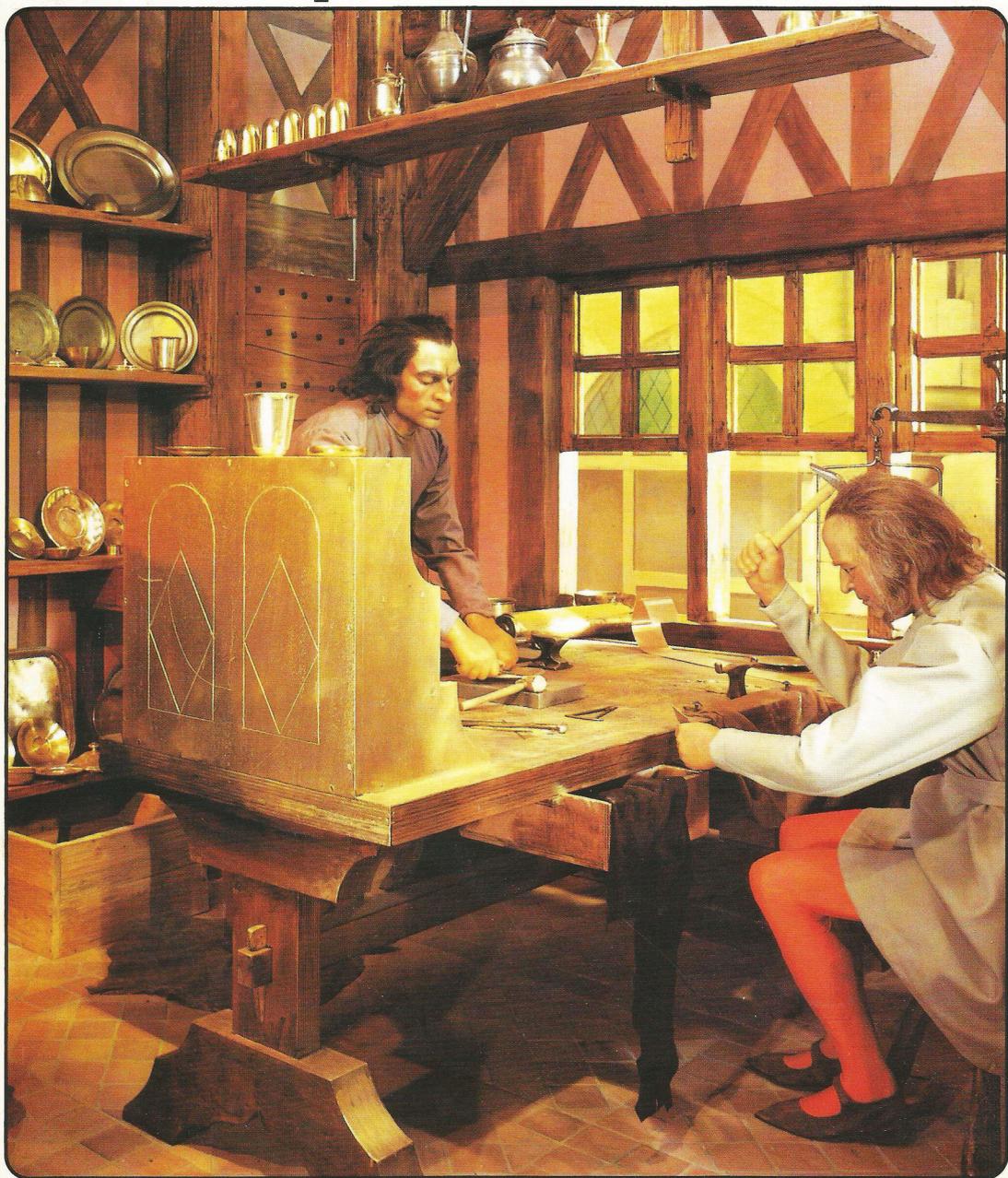


TOURS

Informations

bulletin municipal d'information n° 15 - mai 1984



TOURS Informations

N° 15
Mai 1984

Photo de couverture

L'atelier d'orfèvrerie de
Jean Papillon
Historial de Touraine
(cliché Lionel Tuchband)

Edition

Ville de Tours
3, rue des Minimes
37000 Tours
Tél. 61.81.24

Direction de la publication

Jean Lenoble

Rédaction, conception réalisation

Laurent Blain
Service Information

Régie de publicité

B.E.P.
4, rue Origet
37000 Tours
Tél. 64.29.59

Photos

Frank Perry
J.-Louis Guillot
Joël Pairs

Documents techniques

G. de Villele
10, place Foire le Roi

Photocomposition Photogravure noire

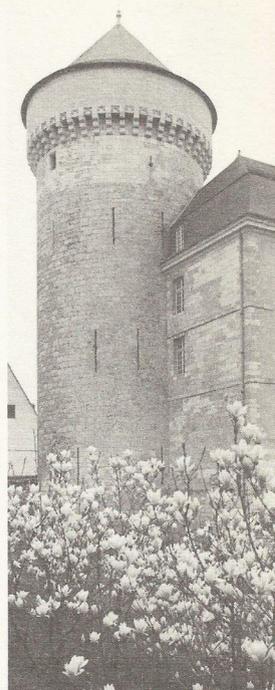
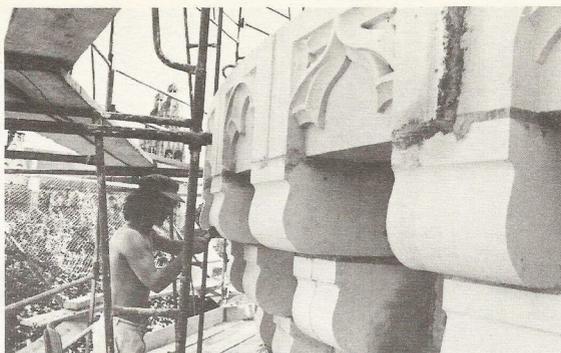
Ets Lagoutte
5 et 7, rue d'Alsace
37000 Tours

Gravure couleur et impression

Gibert-Clarey
256, rue Giraudeau
37000 Tours

Dépôt légal 4^e trimestre
1984

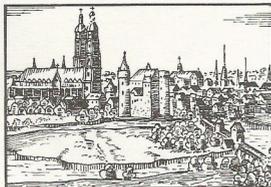
Ce numéro a été tiré à
61 000 exemplaires



P. 2

Dossier

Le château royal,
rendu aux Tourangeaux



P. 7

En bref

- Le bruit, c'est l'affaire de tous
- Permanences des élus municipaux

P. 18

Ça s'est passé hier...

- En photos, trois mois
d'actualités municipales...

P. 20

Calendrier des spectacles

- Programme des spectacles
- Programme des expositions

P. 22

En bref

- Ravalements obligatoires :
nouvelles zones, nouvelles
subventions
- 1.500 enfants attendus cet
été au Centre Aéré
- Un message de la
municipalité de Mülheim



P. 25

Loisirs

L'été des fêtes et des festivals

P. 31

Services

De la poubelle à la décharge,
le trajet méconnu des ordures
ménagères...

P. 37

Logement

Des appartements à acheter
à des conditions
exceptionnelles, aux Fontaines



P. 38

Décisions du conseil municipal

- Séance du 20 février
- Séance du 26 mars

P. 40

Associations

- Droit et Sciences-Eco
lancent un défi
- Ci-Bi Handicapés
- P.A.C.T. d'Indre-et-Loire



Après un demi-siècle d'abandon
et douze ans de restauration

TOURS RETROUVE SON CHATEAU



Traces d'une habitation romaine, vestiges d'une résidence comtale, c'est toute l'histoire des temps les plus reculés de la ville que recèle le sous-sol du Château.

LE CHATEAU ROYAL DE LA VILLA ROMAINE A LA CASERNE

par Henri Galinié et Bernard Randoïn (Laboratoire d'Archéologie Urbaine)

Il en va souvent ainsi des lieux qui ont une longue histoire : la partie l'emporte sur le tout. L'appellation « Château de Tours » s'applique à six siècles seulement de l'histoire d'un lieu qui est occupé depuis deux mille ans. Récente dans l'esprit des habitants de Tours, cette dénomination se substitue peu à peu à celle de « Caserne Meunier », depuis que le site a été remis en valeur et que les vestiges du Château, surtout la Tour de Guise, apparaissent dégagés aux yeux du passant.

Dix siècles d'histoire sous six mètres de terre

L'histoire du site nous est connue par l'archéologie et l'histoire. Des fouilles archéologiques, conduites de 1974 à 1978 dans l'angle de la rue Lavoisier et du Quai d'Orléans, ont permis de saisir les grandes lignes de l'évolution de cette partie de Tours, des origines à la construction du château, au XIII^e siècle. A partir de cette date, ce sont surtout les notations historiques et les bâtiments qui témoignent de l'histoire du château.

L'APPORT DE L'ARCHÉOLOGIE

A l'origine, deux maisons d'habitation...

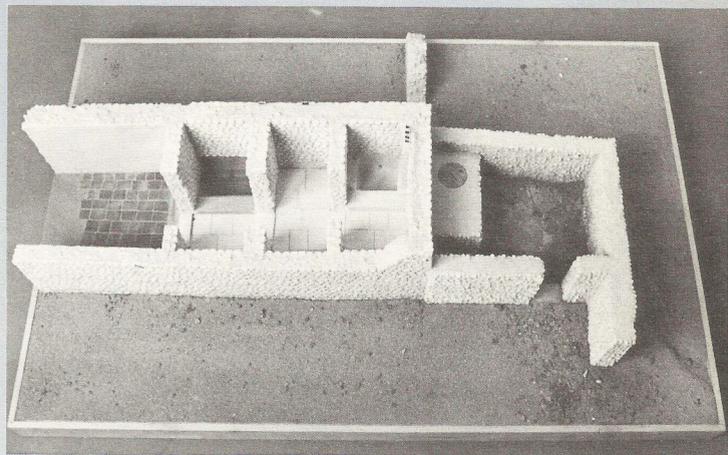
A l'origine, le site s'inscrit dans la ville romaine qui se développe au début de notre ère, voici à peu près 2 000 ans. Ce sont deux maisons d'habitation qui ont été reconnues lors des fouilles. Très profondément endommagées par les constructions postérieures, ces deux maisons étaient chacune munies d'une installation thermale, ce qui laisse présumer un niveau de vie élevé de leurs habitants.

Elles furent partiellement détruites, lorsqu'au 4^e siècle, une enceinte fortifiée enserra une petite partie de l'ancienne ville ouverte. Située dans l'angle nord-ouest de cette enceinte, la fouille a permis l'étude détaillée de ce rempart : large de 4,50 m, haut d'une dizaine de mètres au moins, ses fondations étaient constituées d'énormes blocs enlevés à des constructions antérieures, publiques ou privées. Des fragments de blocs sculptés provenant de monuments publics y ont été retrouvés, comme la sculpture de Mercure, dieu du commerce. Les maisons présentes sur le site avant la construction du rempart durent être rema-



vue des fouilles ▲

▼ la maquette des thermes



LES THERMES D'UNE MAISON PRIVÉE

Certaines maisons d'habitation romaines étaient munies de leur propre installation de bains, qui répondait aux mêmes principes que les vastes bains publics.

La maison sud, découverte sur le site du château, possédait son balnéum, qui fut réorganisé au IV^e siècle après la construction du rempart. Dans un espace restreint, un ancien corridor, les habitants aménagèrent une série de pièces en enfilade où se trouvaient tous les éléments nécessaires, selon la conception

romaine des ablutions. Quatre pièces se faisaient suite : l'apodyterium (vestiaire), le frigidarium (bain froid), ces deux premières salles non chauffées suivies de deux autres chauffées par le sol, le tepidarium (pièce intermédiaire entre bain froid et bain chaud) et enfin le caldarium (bain chaud). L'utilisateur effectuait un aller et retour bain froid - bain chaud-bain froid. L'eau chaude, de même que le chauffage du sol, provenaient du praefurnium, chaufferie où était constamment entretenu un feu. □

niées. Ainsi, la localisation de la maison sud, sur le circuit du rempart, entraîna sa destruction partielle. Les habitants gardèrent cependant une aile du bâtiment, qu'ils réaménagèrent, en lui conservant sa fonction primitive de thermes privés. C'est là une des observations très intéressantes apportées par l'archéologie : la construction d'une enceinte réduite ne se solda pas par un changement du type d'habitat. Avec son système complexe d'alimentation et de



la sculpture du dieu Mercure

chauffage, le balneum de la maison sud resta en utilisation pendant quelques dizaines d'années, après quoi il fut transformé en habitation, ce qui témoigne d'une dégradation des conditions d'existence à partir du V^e siècle.

Le site devient une emprise publique

Le Haut Moyen-Age, entre le VI^e et le IX^e siècle, est présent sur le site par une succession d'indices d'occupation : petites constructions de bois, dépotoirs en bordure de propriétés dont les édifices sont situés hors des limites de la fouille.

C'est au IX^e siècle que semble se situer un tournant capital dans l'histoire du site : jusque-là se sont succédés des bâtiments privés appartenant à des habitants qui possédaient les terrains à titre personnel. En 869, pour répondre aux incursions scandinaves et assurer la défense passive des cités, le roi Charles le Chauve ordonna que les fortifications de Tours soient remises en état. L'angle nord-ouest fut entièrement dégagé de ses constructions et l'on y établit un réduit défensif dont les fouilles ont mis au jour les traces, parfois très tennes.

Le point capital a été de fixer à cette époque le passage du terrain des mains de propriétaires privés à celles de la puissance publique. Depuis lors, le site est resté une emprise publique : d'abord comtale, puis royale, puis possession de l'Etat et enfin, récemment, possession communale.

Il est fort possible que les traces de bâtiments observés dans les limites du réduit défensif de l'angle nord-ouest correspondent à une première résidence comtale établie au IX et X^e siècle. Rien ne le prouve, mais la construction d'une résidence au XI^e siècle par les comtes d'Anjou, après l'annexion de la Touraine à leur comté en 1044, le laisse supposer.

La mise au jour d'une résidence comtale,

son attribution au XI^e siècle, constitua la surprise majeure de la fouille du site du château. En effet, une tradition historique bien établie faisait remonter à Henri II Plantagenêt, vers 1160, la construction d'un donjon carré autour duquel le château se serait développé. Or, il n'en est rien, et il a pu être établi que le premier château date de 1044-1068, et qu'il a été édifié par Geoffroy Martel ou Geoffroy le Barbu, Comtes d'Anjou, dans les années qui suivirent leur mainmise sur Tours. En l'appelant résidence comtale, nous avons voulu insister sur le caractère administratif et politique de l'édifice, plutôt que sur son rôle militaire et défensif, qui apparaît des plus réduits. La construction symbolise l'autorité comtale du chef-lieu d'une nouvelle province conquise, qu'il faut dorénavant administrer. Les comtes y ont un prévôt, avec lequel ils gouvernent la Touraine ; ils y séjournent lors de leurs passages à Tours, y tiennent leur cour et y rendent la justice. Aucune mention de cet édifice n'est connue, il n'est jamais cité dans les textes, et pourtant il a dû jouer un rôle important, en matérialisant aux yeux des habitants, sous la forme d'un édifice monumental dominant la cité avec la cathédrale, les changements intervenus dans le gouvernement de la ville.

Ici s'arrête pour l'essentiel l'apport de l'archéologie dans la connaissance du site. En effet, la plupart des niveaux archéologiques postérieurs ont été détruits par l'occupation continue du château, et l'histoire du lieu doit être restituée à l'aide des vestiges architecturaux et des sources historiques, peu nombreuses.



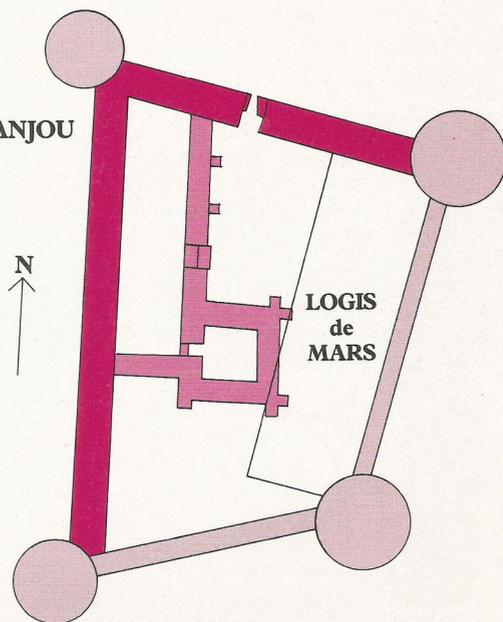
UN ÉPOUX POUR MELISINDE

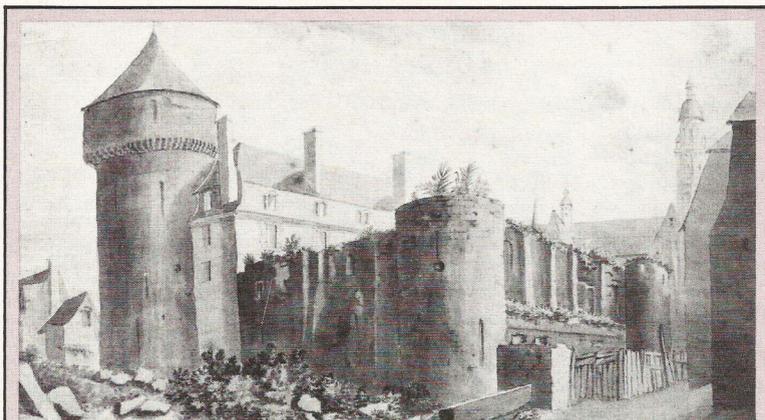
La fouille des cuisines de la résidence a livré un sceau du roi Baudouin II de Jérusalem, qui régna de 1118 à 1131. Comment donc expliquer la présence à Tours de ce sceau ? A vrai dire, la raison en est simple.

Baudouin n'avait pas d'héritier mâle pour lui succéder sur le trône de Jérusalem. Aussi chercha-t-il un époux pour sa fille Melisinde. Sur les conseils du roi de France, Louis VI le Gros, il se tourna vers Foulque le Jeune, Comte d'Anjou, qui effectivement devint son gendre et lui succéda. Le sceau retrouvé à Tours scella certainement une missive envoyée à Jérusalem, qu'il authentifiait. Si la lettre fut conservée, le sceau de plomb, lui, fut jeté. Il se retrouva parmi les déchets exhumés par la fouille. □

LA RÉSIDENCE DES COMTES D'ANJOU

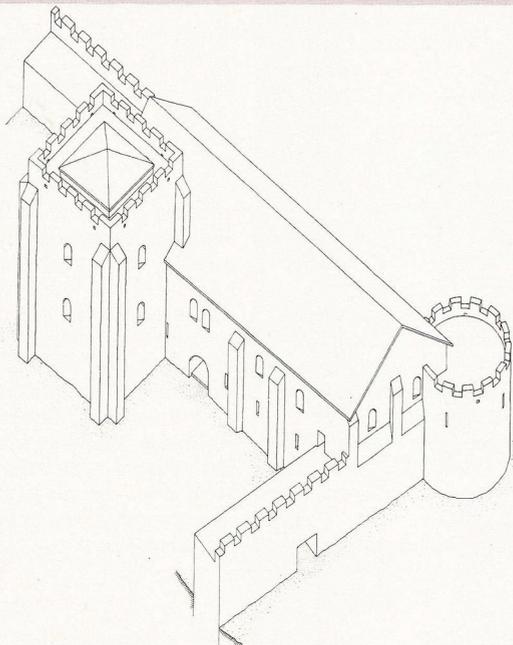
- 4^e siècle
- 11^e siècle
- 13^e siècle





P'état du château au XIX^e s. ▲

▼ une reconstitution de la résidence comtale



LA RÉSIDENCE DES COMTES D'ANJOU

De nombreuses résidences sont connues en Europe occidentale, et celles qui ont survécu ne sont pas antérieures au XII^e siècle. Elles ont été construites à l'initiative des princes ou des évêques dont elles étaient le séjour permanent ou occasionnel. Toutes présentent des caractéristiques communes : elles comportent, outre des salles de service, des appartements privés, une salle d'apparat, une chapelle. La disposition de ces quatre éléments constitutifs peut être diverse. La résidence de Tours est la plus ancienne qui ait subsisté dans son état primitif.

Les fouilles ont permis de restituer, comme l'indique la vue perspective, deux ensembles architecturaux : une tour carrée et une grande salle rectangulaire, dont n'ont été retrouvés que les murs arasés

au niveau du sol. Le rez-de-chaussée de la grande salle formait une pièce séparée dans la longueur en deux parties, où étaient disposées des pièces de service, des réserves et des cuisines. Elle mesurait 28 m de long sur 8 m de large. La fouille a livré des milliers de reliefs de repas, de la vaisselle, des objets utilisés dans la salle d'apparat de l'étage. Cette dernière, encore plus vaste, 30 m x 10 m, devait servir aux cérémonies officielles, repas, mais aussi aux assemblées publiques.

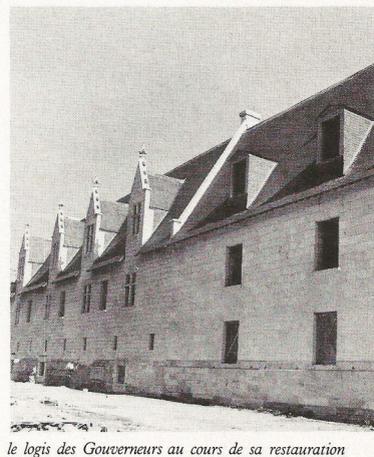
La fonction de la tour est plus délicate à établir. Dans un sous-sol se trouvait un puits et aussi certainement des réserves. Les étages, au nombre de 3 pouvaient accueillir les appartements privés, la chapelle et la salle du Trésor, c'est-à-dire les archives. Une fonction défensive est douteuse car elle présente de nombreux points faibles, et il semble qu'il faille plutôt lui attribuer une valeur symbolique. □

L'APPORT DE L'HISTOIRE

Une des plus anciennes résidences d'Europe

La résidence du XI^e siècle fut enserrée au XIII^e siècle, peut-être sous Philippe le Hardi (1270-1280), dans le château proprement dit, formant un quadrilatère irrégulier flanqué de 4 tours circulaires. Deux d'entre elles subsistent de nos jours, de part et d'autre du Logis de Mars, la plus célèbre étant la Tour de Guise qui est aussi la plus grosse, surélevée au XV^e siècle. À partir du XIV^e siècle, le château prit sa place dans le dispositif défensif de la ville, la « clouaison » qui s'étendait de La Riche à Saint-Pierre (des Corps).

Il défendait l'accès du pont sur la Loire. Au château furent célébrés le mariage du dauphin Charles, le futur Charles VII, avec Marie d'Anjou en 1413, puis celui du dauphin Louis, le futur Louis XI, avec Marguerite d'Écosse, en 1436. Jean de Ockeghem fut maître de la chapelle royale. Mais déjà, à cette époque, le château ne correspondait pas au goût du jour, et les bâtiments étaient trop sombres. Malgré les travaux d'embellissement réalisés par Marie d'Anjou, Tours fut abandonné pour des résidences plus accueillantes. C'est de cette époque que date le Logis des Gouverneurs, destiné au capitaine de la place, construit hors de l'enceinte du château proprement dit, au long de la Loire.



le logis des Gouverneurs au cours de sa restauration

Au XVI^e siècle, les guerres de religion redonnèrent au château de Tours de son importance militaire pour quelques temps, et chacun connaît l'épisode de la fuite du futur duc de Guise, en 1591, enfermé dans le donjon. Mais le déclin du château était déjà irrémédiablement engagé, et il ne servit plus que de magasin ou de prison. Un descriptif de 1671 le laisse voir dans un état de décrépitude avancé, et son démantèlement systématique fut entamé en 1780.

Il servit de carrière pour l'aménagement des quais de la Loire. Seules, deux tours

LE DUC DE GUISE TROMPE SES GARDIENS LORS D'UNE COURSE A CLOCHE PIED

Au XVI^e siècle, les guerres de religion font rage dans notre région. Henri III balance entre l'Union Calviniste, à orientation protestante, et la Ligue Catholique, dont Henri le Balafré, Duc de Guise, a pris la tête. Menacé dans son pouvoir, il tend finalement un piège à celui-ci, et le fait exécuter à Blois ; son fils est aussitôt enfermé à Tours, dans le donjon qui conservera son nom.

La garde du jeune prince était confiée au seigneur de Rouvray et à Jean d'O, capitaine de cent hommes de la garde du Roi. La surveillance exercée nuit et jour sur lui était si sévère que pas un de ses domestiques ne couchait dans sa chambre. Cependant, avant d'exécuter le dessein qu'il avait formé de se sauver, il parvint à en donner avis à La Châtre, gouverneur du Berry, et, le 11 août, il envoya son premier valet de chambre, pour lui indiquer le lieu et l'heure où il devait lui amener les chevaux.

Le 15 août fut le jour désigné pour ce projet d'évasion. Ayant entendu sonner midi, le Duc descendit à la chapelle du Château, y fit ses prières, puis il se rendit à la tour qui lui servait de prison, s'entretenant familièrement, selon sa coutume, avec ses gardes. Au moment d'entrer, il leur proposa un défi à qui monterait le plus vite, à cloche-pied, l'esca-

lier de la tour. Les gardes, par respect, lui ayant laissé gravir les premières marches, il prit aussitôt sa course, escalada rapidement l'escalier et s'empara d'une porte de sûreté qu'on avait faite exprès pour lui ; il la ferma aux verrous et la mit ainsi entre lui et ses gardes, ordonnant à ses gens de ne l'ouvrir à personne. Au même instant, il monta dans sa chambre ; là, ayant pris une corde que la blanchisseuse avait glissée la veille dans son linge, il l'attacha à un bâton qu'il plaça entre ses jambes, et passant par la fenêtre, il se laissa glisser à l'aide

de ses gens. Quelques gardes, l'ayant aperçu, tirèrent des fenêtres du château sur lui, ce qui fit que ses domestiques eussent laissé aller la corde tout à coup, et qu'il tomba de la hauteur de quinze pieds environ.

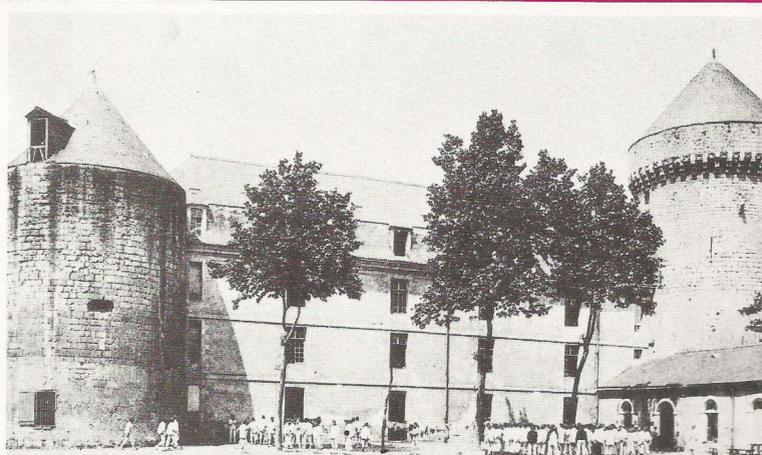
Cette chute, qui occasionna au fuyard une légère blessure au genou, ne l'empêcha pas cependant de se relever et de s'enfuir, le long des murs de la ville. Il avait à peine fait quelques pas, qu'il rencontra un ancien sergent de l'élection de Tours, qui avait été soldat au service de la Ligue, lequel, étant bien monté, aborda le prince en lui commandant de descendre. Le duc, croyant que c'était un soldat de la garnison envoyé à sa poursuite, lui dit qu'il se rendait. Le soldat, étonné, lui demanda son nom ; le prince s'étant fait connaître, celui-ci mit pied à terre, baisa respectueusement ses genoux et lui donna son cheval. Alors, prenant le galop, il se dirigea vers le lieu qu'il avait indiqué à ses serviteurs. Cependant l'alarme était dans la ville, plusieurs personnes étaient montées à cheval, entre autres deux Ecosseis de la garde du roi, qui, infailliblement, auraient rejoint le prince, sans la présence d'esprit d'un vieillard du faubourg La Riche qui en arrêta un par la bride de son cheval en lui disant : « Que veux-tu faire à ce jeune prince ? ». Son camarade étant venu à son secours, et les voisins étant accourus pour mettre le holà, cette querelle donna le temps au duc de gagner le Cher et de rejoindre le baron de la Maisonfort, qui l'attendait de l'autre côté de la rivière avec deux cents gentilshommes. □



Document : Bibliothèque Municipale de Tours

furent épargnées, entre lesquelles fut bâti, en 1798 et 1813, le Logis de Mars, destiné à accueillir le III^e régiment des Gardes d'Honneur napoléoniens. Garnison de cavalerie, puis d'infanterie, depuis le milieu du XIX^e siècle, la caserne Meusnier a été désaffectée après la Seconde Guerre Mondiale, et les parties historiques du site, devinrent propriété de la Ville de Tours en 1968. Ainsi, depuis plus d'un millénaire, le site du château est propriété de la puissance publique.

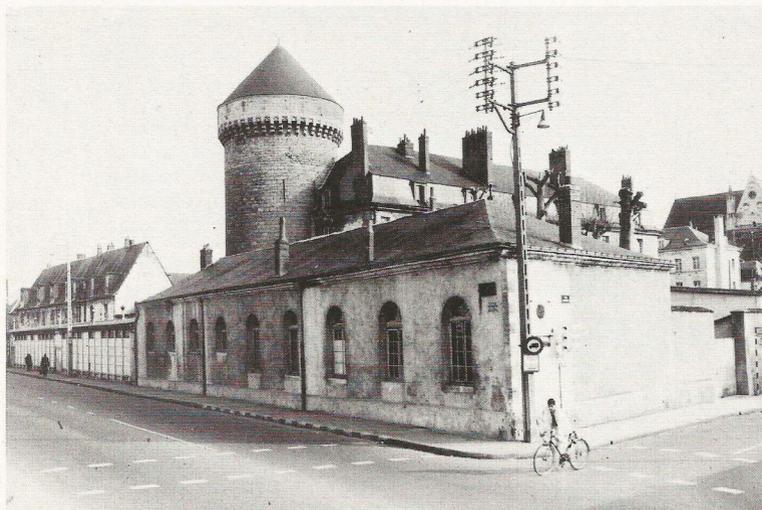
Il a connu le sort des lieux où se perpétue, d'une façon ou d'une autre, souvent avec bien des difficultés, le gouvernement des hommes, civil ou militaire. Du château à proprement parler, ne reste que peu de chose. Il demeure cependant un lieu où s'inscrit une partie de l'histoire de Tours, depuis ses origines, au travers de vestiges ou de bâtiments restaurés, qui ont trouvé aujourd'hui une nouvelle destination, garante de leur préservation. □



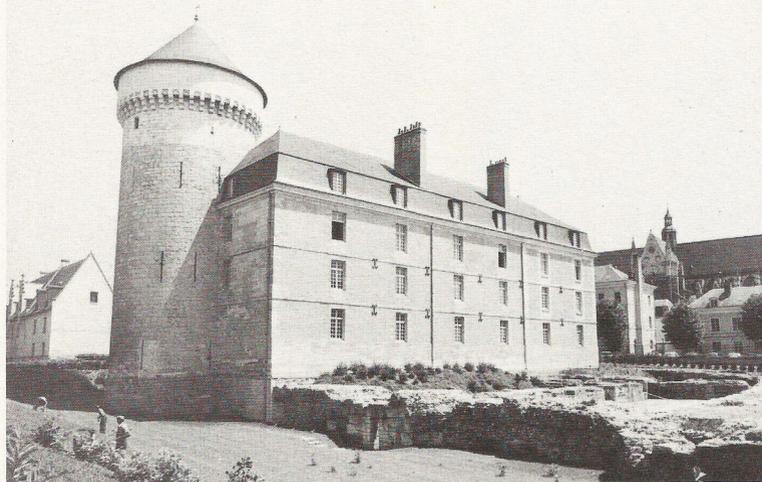
69 TOURS. — La Caserne et la Tour de Guise. — LL.

Onze années de travaux, pour redonner sa grandeur
et son charme à un monument longtemps laissé à l'abandon.

LA SECONDE VIE DU CHATEAU



ues du Château, avant et après la restauration



UN CHANTIER-ÉCOLE

Plus de 300 jeunes ont été formés au Château de Tours.

C'est en 1972 que les Compagnons du Devoir et du Tour de France ont entrepris les travaux de restauration du Château Royal de Tours. Quelques années auparavant, la démolition de quelques bâtiments, en bordure de Loire, avait permis de dégager une première perspective sur le site, alors laissé à l'abandon. La municipalité, souhaitant redonner de son faste à cette partie de son patrimoine, en décida la remise en état, et une convention, passée entre les Compagnons du Devoir et la Ville de Tours, marqua le début de la seconde vie du château. Les opérations, dans un premier temps, furent menées

sous la conduite de l'architecte en chef des Monuments Historiques, de Pierre Boille, un architecte tourangeau et de Jean Martin, la Fraternité d'Orléans, compagnon tailleur de pierre, qui prit possession du chantier.

La convention offrait un double intérêt : pour la Ville, c'était l'occasion de retrouver un de ses plus prestigieux monuments, et, grâce au savoir-faire des Compagnons, de restituer le plus exactement possible le visage des anciennes constructions ; pour les Compagnons eux-mêmes, le chantier de Tours était un terrain idéal de formation, où les jeunes apprentis, futurs techniciens de la restauration, pouvaient retrouver les gestes séculaires des bâtisseurs, et mettre en pratique leur savoir dans une



Photo Aricaud



Photo Aricaud

réalisation de grande échelle, où tous les corps de métier étaient représentés.

Onze ans se sont écoulés depuis la signature de cette convention, par laquelle la Ville, définissant les travaux à réaliser, déterminant leur caractère et leur programme dans le temps, s'engageait à couvrir tous les frais de personnel et de matériels nécessaires aux Compagnons du Devoir.

325 jeunes, dont la moyenne avait moins de vingt ans, ont travaillé sur le chantier-école, lors de stages d'une durée de un à quinze mois.

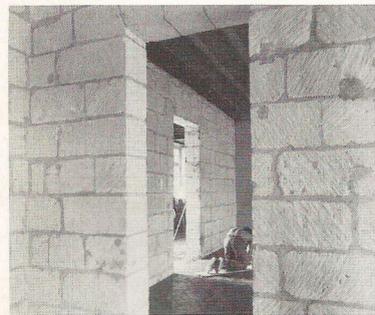
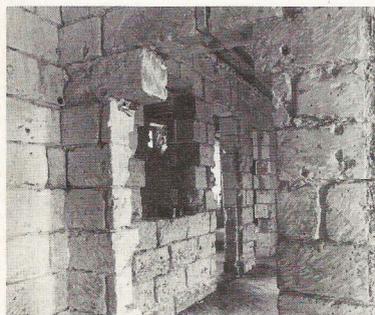
Lorsque fut décidée la réalisation, dans deux étages restaurés du Pavillon de Mars, de l'Historial de Touraine, ce furent encore les Compagnons, principalement des plâtriers et des menuisiers, qui constituèrent les principaux artisans de la structure et de la décoration des 31 scènes du Musée de Cire.

Soucieux de ne pas endommager le travail de restauration effectué préalablement dans les salles, c'est avec un soin particulier qu'ils mirent en place ces aménagements. Les décors, de bois ou de plâtre sont simplement posés sur le sol et le long des murs : les pierres et les carrelages sont ainsi préservés de toute dégradation.

UNE RESTAURATION « A L'IDENTIQUE »

Sur les indications de l'architecte en chef des Monuments Historiques, les Compagnons ont entrepris « à l'identique » la restauration de tous les bâtiments du château. La chose ne fut pas aisée, le nombre très faible (et parfois la fantaisie) des documents historiques relatifs au site, et particulièrement l'absence de plan, rendant parfois problématique la restitution d'un élément disparu. Cependant la plupart des constructions existantes, qui portaient les traces de leurs anciennes places et utilisation ont permis une restauration au plus près de la réalité des bâtiments du XIII^e au XIX^e siècle.

Deux objectifs ont été poursuivis tout au long du chantier : la réfection, intérieure et extérieure, des bâtiments (Logis des Gouverneurs, Pavillon de Mars, Tour de Guise et Tour du Cachot), et l'élimination



avant et après...

des constructions inutiles, qui nuisaient à la beauté du site. En 1977, les préfabriqués qui abritaient, le long de la rue Lavoisier, les locaux de l'Agence Nationale pour l'Emploi furent détruits, ainsi que l'écurie du XIX^e siècle qui reliait les deux logis, parallèlement au quai, et les baraquements construits après-guerre.

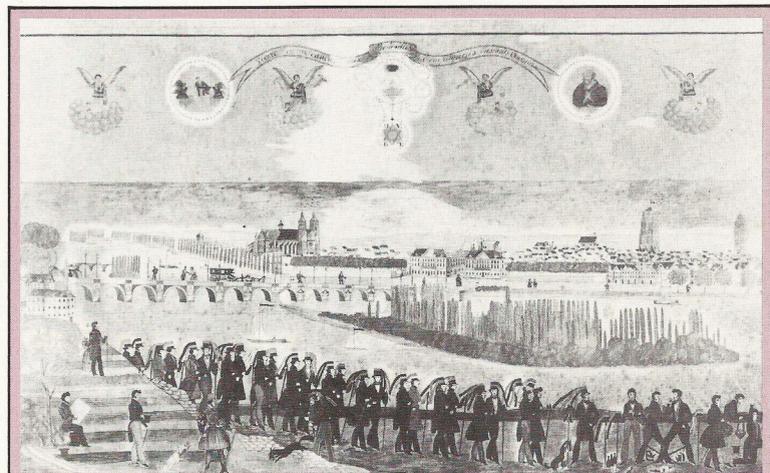
Confection traditionnelle de l'enduit à la chaux, rejointement de parements, disposition des carreaux au sol, dessin d'un profil de linteau, réfection des colombages, d'un fleuron de lucarne, d'un meneau, d'un corbeau, autant de techniques particulières, d'art et de savoir-faire utilisés par les Compagnons tailleurs de pierre, maçons, charpentiers, menuisiers, couvreurs ou serruriers

sur le chantier du Château de Tours. On a même retrouvé les carrières ayant permis, jadis, l'extraction des pierres d'origine. En tout, plus de 30 pièces, 4 escaliers monumentaux et 4 charpentes furent rendus à leur beauté première, lors de milliers d'heures de travail, dans un souci constant de vérité et d'authenticité. Cette restauration ne s'est pas opérée sans quelques découvertes : un ancien escalier muré, un puits, muré également, qui s'alimentait à l'origine dans les eaux de la Loire, une cavité, dans la tour sud, qui aurait pu servir de cachot ou d'oubliette, des graffitis, enfin, sculptés dans la pierre par d'anciens détenus, et notamment une

canonnière du XVII^e siècle, de 1,5 mètre de long et fort détaillée, que l'on peut encore voir sur le chemin de ronde de la Tour de Guise.

Il a fallu, enfin, sans rien détériorer de l'architecture existante, adapter le bâtiment aux visiteurs futurs, particulièrement en ce qui concerne la résistance des planchers, en conservant, autant que possible, les éléments originaux de construction.

Un parchemin, enfermé dans un boîtier de cuivre et scellé dans la pierre du château, à l'occasion de son ouverture au public, évoque le travail exemplaire réalisé à Tours. □



LES COMPAGNONS DU DEVOIR, UNE EXPÉRIENCE PROFESSIONNELLE ET HUMAINE

Basé sur le principe de l'alternance entre la pratique d'un métier en entreprise et une formation théorique, l'apprentissage du Compagnon lui permet l'acquisition d'un métier « complet », non seulement les moyens de s'adapter aux évolutions techniques, mais surtout de trouver, en l'exerçant, les bases de son accomplissement personnel.

Le jeune homme de 16 ans qui quitte sa famille « descend » chez la Mère ; c'est la Maison du Compagnonnage, où une hôtesse l'accueillera et lui procurera le gîte et le couvert. Ces Maisons, au nombre d'une quarantaine, forment le réseau du « Tour de France » que le jeune apprenti accomplira durant 2 ou 3 ans, par étapes de 6 mois à un an. Le soir et les samedis, les anciens lui apprendront les bases théoriques de son métier.

Après quelque temps, il sera invité à « tailler » : il exécutera un travail probatoire, pour devenir Compagnon ou Aspirant.

Alors sera venu pour lui le temps du voyage, où, en France et à l'Étranger, il s'ouvrira à d'autres techniques, d'autres hommes, d'autres cultures.

L'immeuble de la rue Littré, « La Lanterne du Père Soubise », qui abrite aujourd'hui les Compagnons du Devoir et du Tour de France, fut le premier bâtiment restauré du quartier Nord-Ouest. Loué par la Ville à l'association depuis plus de 20 ans, il regroupa les différents corps de métier disséminés à Tours, lorsque le compagnonnage connu, dans les années 50, une période de renouveau.

En 1970 de nouvelles installations furent nécessaires pour accueillir les quelques 200 jeunes qui chaque année passent par notre ville.

Les Compagnons du Devoir et du Tour de France.

8 rue Littré - B.P. 0615 - 37006 Tours,
Tél. 20.64.19 et 20.61.70
25 rue de France-Comté, Tél. 41.39.39.

l'Historial de Touraine

L'HISTOIRE, COPIE CONFORME



LES RICHES HEURES DE L'HISTOIRE DE TOURAINE

Un lieu prestigieux : le Château Royal de Tours.

La volonté affirmée d'un groupement d'hôteliers désireux d'amplifier la fréquentation touristique de leur ville.

Le savoir-faire aujourd'hui centenaire du célèbre Musée Grévin.

La compétence dans l'exécution des travaux des Compagnons du Devoir et du Tour de France.

Une marraine : Marie-Laure Augry.

Un parrain : Jean-Claude Narcy, tous deux Tourangeaux.

Tel est l'acte de naissance, en ce 30 mars 1984, de l'Historial de Touraine.

Le château revit et voici que les acteurs de l'histoire nous entraînent en un parcours imagé et, scène par scène, nous restituent, en une fresque colorée, les Riches Heures de l'Histoire de Touraine, heures claires et heures sombres, qui ont été si souvent l'histoire même de la France.

Un passé exceptionnel qui apporte à la ville de Tours un nouveau souffle tant touristique que économique que culturel. Les yeux de l'imagination grand'ouverts, redécouvrons notre histoire.

Françoise Jacquet

Directrice de l'Historial de Touraine



L'HISTOIRE DE LA TOURAINE EN 31 TABLEAUX

Avec 31 scènes historiques et plus de 165 personnages, l'Historial de Touraine est en importance le second musée de cire de France, après celui de Paris. Depuis l'évocation de Saint-Martin jusqu'à la reconstitution d'une soirée littéraire chez Anatole France, à la Bechellerie, c'est toute l'histoire de la Touraine qui se trouve mise en scène, avec la magie particulière et la présence parfois inquiétante des masques presque vivants des personnages illustres. La plupart des grands événements qui ont marqué notre région sont reconstitués avec minutie ; au hasard de la visite, au détour d'un couloir, on découvrira Clovis à Amboise, la bataille de Poitiers, Jeanne d'Arc recevant ses armes chez un brigandier de la rue Colbert, Louis XI chas-

sant au Plessis, Léonard de Vinci, Rabelais à la Devinière, Balzac, Vigny, Velpeau, Trousseau et Bretonneau, Léon Blum au Congrès de Tours, etc...

UN PÔLE D'ATTRACTION TOURISTIQUE

Après s'être déplacé à Lourdes, en 1973, où il a transféré ses scènes évoquant la vie du Christ et de Bernadette Soubiroux, puis au Forum des Halles, à Paris, c'est finalement Tours que le musée Grévin a choisi pour accueillir les installations de l'Historial. Une convention fut signée avec la Ville en 1982, par laquelle le musée louait les 3 étages du Pavillon de Mars qu'il occupe désormais.

Les restaurateurs et les hôteliers tourangeaux ne sont pas étrangers à ce choix. Propriétaires de 45 % des parts de l'Historial (le Musée Grévin a un statut de société anonyme, regroupant des petits actionnaires), ils ont vu dans cette réalisation le moyen de développer l'intérêt touristique de la ville, lui rendant son rôle de véritable capitale de l'histoire tourangelle. L'investissement final aura été de plus de 6 millions de francs. Le musée Grévin aura employé, entre les sculpteurs, mouleurs, implanteuses de cheveux, costumiers, peintres, accessoiristes, chapeliers, chausseurs et architectes, plus de 30 personnes à la réalisation de l'Historial. Une dizaine d'emplois ont été créés à Tours même, pour assurer la promotion, la gestion et l'entretien de l'établissement.

DES TÊTES FAITES AU MOULE...

Le Musée Grévin possède, dans ses ateliers, un stock de 4 à 500 têtes, dernières reliques de personnages oubliés de l'histoire, qui n'ont pas subi, comme c'était le cas il y a quelques années, la triste fin d'être plongées dans une bassine d'eau bouillante... Certaines de ces têtes, retravaillées et maquillées, ont été utilisées à Tours, mais la plupart ont été créées spécialement pour l'Historial, d'après les portraits originaux qui ont pu en être retrouvés. Dans un premier temps, toutes les parties apparentes des personnages sont réalisées en terre, (souvent d'après le modèle lui-même, lorsque celui-ci est encore vivant), puis moulées à la cire. Vient ensuite la pose des yeux, qui sont de véritables prothèses telles qu'on les utilise en médecine, et enfin celle des cheveux, barbes et sourcils.



Les cheveux (réels) sont implantés un par un, à l'aiguille ; on en compte pas moins de 300 000 pour les hommes, et 500 000 pour les femmes.

La tête ainsi préparée est alors teintée au fond de teint, pour perdre son aspect « cirieux », puis agrémenté de tous ses signes particuliers : tâches de rousseur, grains de beauté, cicatrices, etc...

Le corps quant à lui est réalisé d'après un moulage en creux d'une sculpture en terre,



recouvert intérieurement de bandelettes de carton enduites de colle.

On réalise enfin les membres (lorsqu'ils n'apparaissent pas à nu) suivant différents procédés, dont le plus utilisé consiste à placer, dans des cavités ménagées par le sculpteur sur le buste, des bras et des jambes articulés, en bois.

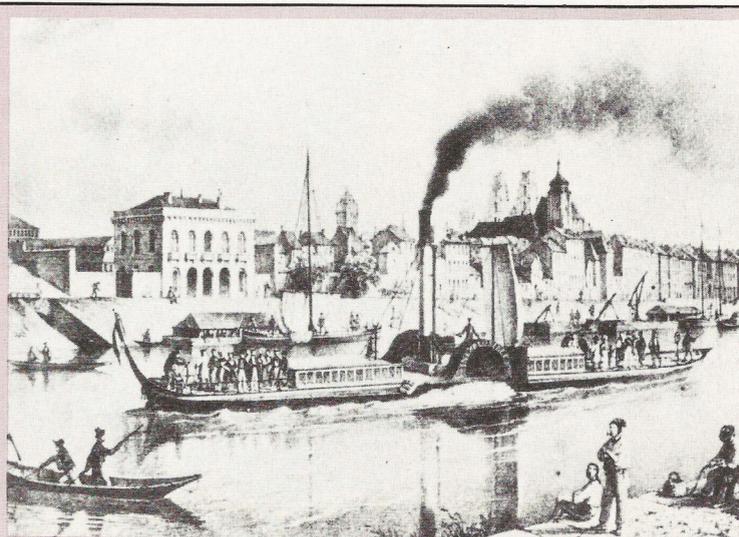
Les personnages réalisés suivant ces techniques (et quelques autres secrets de fabrication jalousement gardés) demandent de 4 à 6 semaines de travail. □

Historial de Touraine Château Royal de Tours

Quai d'Orléans - Tél. 61.02.95

Ouvert tous les jours :

- du 1^{er} avril à octobre de 9 h à 12 h 30 et de 14 h à 19 h
- du 1^{er} juillet à septembre de 9 h à 21 h, sans interruption
- du 1^{er} novembre au 31 mars de 14 h à 18 h



Document Archives du Loiret

L'INEXPLOSIBLE PREND LA LOIRE POUR LE MISSISSIPI

Le visiteur de l'Historial sera peut-être surpris quand, au détour d'un couloir du musée, il découvrira un paysage portuaire peu habituel à la Touraine.

En arrière plan, il reconnaîtra le coteau de Saint-Cyr : nous sommes bien à Tours, sur le quai du Pont Neuf, le long de la Loire.

C'est en effet sur ce fleuve que fut expérimenté, le 9 août 1803, le premier bateau à vapeur, construit suivant les plans d'un américain, Robert Fulton. En présence d'un commissaire de l'Académie des Sciences, le navire, équipé de roues à aubes, atteignit 6 km/h, contre le courant. Mais il fallut attendre 1829 pour que soit créée la première liaison commerciale régulière, entre Orléans et Nantes. Le trajet d'Orléans à Tours durait 7 heures. Chaque jour (les jours pairs pour l'aller, impairs pour le retour) 100 à 200 passagers s'embarquaient sur ces bâtiments à faible tirant d'eau.

Le voyage, bien que jouissant alors d'une grande réputation de confort, n'était cependant pas sans risque. Le 15 septembre 1837, le Vulcain, en surchauffe, vit sa chaudière exploser et ses passagers

atteints par des jets de vapeur brûlante. On dénombra 6 morts, dont 4 enfants.

Cet accident marqua le lancement des « Inexplosibles » qui devaient se livrer durant quelques années à une concurrence impitoyable avec la Compagnie des Paquebots Etel, pour la maîtrise des marchandises et le transport des passagers sur le fleuve.

La lutte fut sans merci. Les capitaines, comme sur le Mississippi, poussaient les machines au maximum de leur puissance, on voyait des bateaux se rabattre brusquement le long des berges pour ne pas se faire dépasser et les compagnies entreprenaient d'incessantes manœuvres d'intimidation auprès des voyageurs (les archives municipales en conservent encore de nombreux témoignages). L'apparition du Chemin de fer mit finalement en faillite les compagnies de navigation sur la Loire.

Construit en 1843 à Orléans, en 1846 à Tours et en 1849 à Nantes, ce nouveau moyen de transport fit passer la marchandise convoyée sur le fleuve de 628 000 tonnes, en 1850, à 31 000 tonnes seulement, en 1892. □